

Le témoignage littéraire, numérique et imprimé « de la femme Tutsi rwandaise » : une ethos du traumatisme psychique

Raoul TIE, Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)
Raoultie@gmail.com

Résumé

Inscrit dans une perspective de genre par le prisme des constructions discursives de la figure féminine, ce questionnement met en dialogue les productions testimoniales numériques et imprimées thématissant le génocide perpétré contre les Tutsis rwandais. Il souligne les dépassements et les croisements de thèmes, de motifs et de signes narratifs qui traversent ces médias du drame. Il interroge le parcours des survivantes dans une temporalité collective et singulière durant les massacres. Perspective qui participe à la structuration de l'histoire et de la mémoire sur l'évènement. Bien qu'Hayden White (2017), inspiré par la déconstruction des faits historiques que tient Roland Barthes dans « Le discours de l'histoire » (1984) récuse l'objectivité de l'histoire. Cette narration du fait historique dans les récits testimoniaux numériques et imprimés sort l'écriture des survivantes des espaces habituels où il est mis en perspective comme stèle pour les disparus, territoire du deuil, pour l'exiler dans les lieux du traumatisme psychique.

Mots-clés : Témoignage numérique, Traumatisme psychisme, Témoignaire, Figure féminine

Abstract

Inscribed in a gender perspective by the prism of the discursive constructions of the female figure, this questioning puts into dialogue the digital and prints testimonial productions which thematize the genocide perpetrated against the Tutsis in Rwanda. It highlights the overtaking and intersections of themes, motifs and narrative signs that cross these medias of drama. Furthermore, it questions the journey of the survivors in a collective and singular temporal stratigraphy during the massacres; an entrance that open on the reception of the memory and the history of the event. Although Hayden White (2017), inspired by the deconstruction of historical facts held by Roland Barthes in "The Discourse of History" (1984), also refutes the objectivity of history. This narrative of the historical fact in digital and printed testimonial narratives takes the writing of the survivors out of the usual spaces where it is put in perspective as a stele for the disappeared/deceased, territory of mourning, to exile it in places of psychic trauma. Moreover, this well-thought/well-crafted topic in the light of a theory of psychic trauma, thus allows its insertion into the conceptual imagination of psychoanalysis.

Keywords: Digital testimony, Psychological trauma, Témoignaire, Female sujet.

Introduction

Les productions testimoniales imprimées et numériques, médialités de transmission du génocide des familles tutsi rwandaises, s'inscrivent dans un rapport dialogique à l'auditoire, sous le prisme d'une écriture structurée par des figures féminines. Celles-ci actualisent leurs parcours et scénarisent des situations déshumanisantes entre victimes et bourreaux, source d'un désarroi et d'une souffrance indicible. En cela, leurs témoignages couchés sur le papier ou des supports de lecture numériques sont marqués par l'aphasie et la déliaison. Et comme Orphée¹ revenu du monde des morts plein d'amertume, expliquant aux bacchantes sa responsabilité dans la perte d'Eurydice, elles soulignent leur déchirement affectif et culpabilisent de n'avoir pas sauvé leurs proches. Réalités en écho aux voix de Ruth Glüker (1997) ou Charlotte Delbo (1970) dans la littérature sur la Shoah.

Témoigner d'une violence extrême est en partie une pulsion scripturaire abrégissant l'affect. Cette résilience est dans les témoignages numériques et imprimés, confrontée à un thème qui le nuance : le traumatisme psychique. Au vrai, sur la scène narrative articulant ce génocide, des figures féminines face à leurs bourreaux sont terrifiées. Leurs aspects comparables au visage de Méduse. Dévisager les traits de Méduse chez le survivant renvoie à cette facialité effrayée devant l'horreur et dit l'effroi et la phobie. En cela, ces productions testimoniales, métaphores de la mémoire des femmes rescapées agencent autant de ligne de fuite sur le trauma que d'arborescence du traumatisme, conférant aux récits de ces survivantes, matière à symboliser et à représenter des ruptures psychiques. Deux questionnements-forces jalonnent cette réflexion : quelles sont les inflexions théoriques que recoupe la notion de traumatisme ? Comment le trauma et les troubles psychiques des survivantes se déploient-ils dans les récits testimoniaux numériques et imprimés ? Les réponses suggèrent des voies d'analyse proches de la psychanalyse. De même, ces réponses insistent sur une conception de la littérature testimoniale comme espace de parole suggérant la violence extrême.

1. Littérature testimoniale et traumatisme psychique

Le témoignage littéraire informe peu ou prou sur des formes de massacre qui traversent notre humanité. Il émerge avec la Première Guerre mondiale et connaît un essor, suite aux violences en Algérie, au Vietnam, au Cambodge et face au génocide perpétré contre les Tutsi rwandais. Par son ambition éthique, le récit testimonial ébranle

¹Voir le « Mythe d'Orphée et d'Eurydice » représentée par Christine Gaillard (2008).

les édifices de la poésie et récuse tout enjolivement de l'histoire. Mettre en résonance littérature et traumatisme est pour certains une gageure, or il existe une contiguïté entre cure analytique, parole et écriture. En cela, en exposant librement par écrit leurs souvenirs de l'horreur, des rescapées du génocide font subrepticement les récits des scènes traumatiques sous-jacentes à leur malaise. Leurs témoignages autorisent donc une investigation sans précédent au cœur de leur espace psychique. Et, en gageant à parcourir dans des textes critiques sur la psychanalyse, la chaîne des signifiants du traumatisme psychique, on est marqué par la césure sémantique entre la notion de trauma renvoyant à l'idée d'un choc violent, inattendu ou contingent, vécu dans un espace-temps précis, qui désagrège l'équilibre mental du sujet. Et le traumatisme, représentation de ce coup, syndrome immatériel indifférent au temps, car ces effets peuvent être « intergénérationnels » F. Castaignos-Leblond (2001). Il conserve une part de réel qui relève du choc et est pensé comme la réactivation d'une excitation induite par un événement extérieur, générant des effets pathogènes durables sur l'organisation mentale. Au fil de ces entrées sémantiques, le traumatisme est suggéré comme un déterminisme du trauma.

Traiter du traumatisme psychique arrime le raisonnement au filtre de critiques qui l'ont thématiqué dans le champ de la psychanalyse. En effet, c'est aux figures majeures comme J. Erichsen (1853), P. Janet (1894) et bien d'autres que l'on doit, ce qu'on est en droit d'appeler une préhistoire de la psychotraumatologie. Mais c'est Sigmund Freud qui stratifie dans le temps, les bases d'un raisonnement sur la clinique du trauma et du traumatisme psychique. Avec à sa suite, S. Ferenczi (1962), J. Lacan (1966) et à une époque plus récente B. Cyrulnik (2006). En effet, Freud dans son *Introduction sur l'hystérie* (1895) co-écrit avec J. Breuer soumet une part productive sur les névroses et le fonctionnement psychique. Il interroge, des années après, dans *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905) le traumatisme à l'aune de la sexualité chez l'enfant, autour de certains fantasmes inconscients et originaires, « castration », « scène primitive ». Freud, trouvant l'approche théorique sur la sexualité infantile réductrice pour penser les troubles psychiques, développe dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920), un intérêt pour les rêves qu'il associe à la manifestation d'un désir refoulé. Toutefois, avec les rescapés de la Première Guerre mondiale et ceux du Vietnam, dont la vie psychique est marquée par des cauchemars, Freud revisite sa conception du rêve et montre qu'il n'est plus la manifestation d'un désir refoulé, mais la répétition de l'effroi suscité par le trauma. En outre, Sigmund Freud intègre le traumatisme à la deuxième topique comme une réalité inhérente à la psyché humaine. Il compare le territoire psychique à un volume protégé par une membrane qu'il désigne le pare-excitation. Il définit également comme condition du surgissement du traumatisme, l'impératif d'une excitation extérieure, dépassant les capacités défensives

de l'individu. L'appareil psychique, dès lors, mobilise toute son énergie pour colmater la brèche, au moyen du processus du contre-investissement, qui dans le vocabulaire clinique, relève de certaines dispositions qui empêchent des représentations inconscientes d'accéder à la conscience. En outre, le traumatisme comme approche théorique s'enrichit de la réactivation d'évènements qui remontent à l'enfance de l'individu. Il a donc une dimension subjective. Et les sujets traumatisés ne répondent pas tous à une même expérience du trauma ; ils ne manifestent donc pas de troubles psychiques identiques. L'analyse des témoignages de survivants d'un génocide en lien avec le traumatisme enregistre une fortune critique dans l'aire culturelle anglophone avec les *Trauma Studies* et la littérature sur l'holocauste. Dans les témoignages en version ePub², audiobook³ ou imprimés associés à la représentation du génocide des tutsi rwandais, le dispositif narratif insiste sur des altérations psychiques caractérisant la vie mentale des mères.

2. Témoignage, témoignaire et traumatisme psychique

Dépositaire de l'identité de rescapé du génocide des Tutsi rwandais, Esther Mujawayo dans *SurVivantes* (2004) Adélaïde Mukatabana dans la version électronique de *L'Innommable* (2016) ou Marie José Gicali dans son audiolivre, *On n'oubliera jamais rien* (2019), s'autorisent à témoigner sur le génocide perpétré contre les tutsi rwandais. Leurs productions structurées dans les plis d'une rhétorique de la violence extrême sont sous la rection d'une écriture imprimée et des calculs algorithmiques, générant à l'écran de liseuses ou à l'ouïe un massacre de masse d'où elles sont sorties. Leurs récits s'agencent donc autour d'un temps historique qui fait écho au génocide et un temps psychique où s'horizonne la lisibilité des défaillances qui ponctuent leurs trajectoires individuelles. Et leurs témoignages synchroniques de certains troubles psychiques deviennent le comparant possible de leur espace mental. En outre, inscrits dans le registre de l'épouvante, ces récits testimoniaux numériques et imprimés structurés par la voix narrative de ces survivantes prennent toute leur cohérence par la capacité de réception du témoignaire. Rapport dialogique qui permet une forme d'écoute de leurs souffrances psychologiques. Il agence implicitement un contrat thérapeutique entre ces figures féminines narrant leur expérience et les récepteurs potentiels de ces histoires tragiques. Le « je », témoin, s'adresse nécessairement à un « tu », l'autre du témoignage qui pendant

² ePub par moment orthographié EPUB ou e-pub est l'acronyme désignant l'extension d'un fichier de livre en format numérique construit à partir du langage XML (Extensible Markup Language). Il renvoie à l'expression electronic publication en langue anglaise ou publication électronique en version française.

³ Un audiobook testimonial ou livre testimonial audio est un témoignage numérisé audible. Il est généralement podcasté pour faciliter son utilisation.

le temps de lecture jauge tout comme l'« analyste » durant la cure parlante ou la cure par l'écriture, les altérations mentales qui confrontent l'analysé, les survivantes.

La cure analytique peut mettre en friche la parole et privilégier l'écriture comme matériau avec les effets qui en découlent. Ainsi, l'instance d'accueil des récits testimoniaux de ces survivantes interagit avec deux interfaces de lisibilité du traumatisme : l'écriture et la voix audio numérisée de ces témoins. Or toute écriture ou parole appelle réponse, même si elle ne rencontre que le silence, pourvu qu'elle ait un public. Et c'est au stade de la réception du témoignage que le témoinaire dans la fonction implicite d'analyste perçoit les défaillances psychologiques de ces rescapées. En effet, dans *L'Innommable*, Adélaïde Mukatabana à l'entame de son récit laisse entrevoir la rupture psychique qui caractérise son espace mental : « Plus de vingt ans après, j'ai envie de me confier, de tout dire. Mais je m'embrouille, je suis effrayée [...] un écrit qui me ressemblerait serait plein de douleur, tachées de larmes, teintées de culpabilité » (p. 15). Et dans cette interlocution implicite avec le lecteur potentiel de leurs productions testimoniales, elles déclinent leur identité. Elles donnent leur nom, leur sexe, et leur profession. Comme le signifie Adélaïde Mukatabana : « je suis une jeune enseignante » (p. 74). Idem avec Yolande Mukagasana dans *La Mort ne veut pas de moi* qui écrit « Je suis une femme rwandaise » (p. 13). Indices matérialisant un ensemble de règles qui établissent en régime littéraire une homologie structurelle, comme dans une association libre, requérant au patient de dévoiler les particularités subjectives partageables sur sa vie ou son parcours. Informations qui assureront une meilleure compréhension des bouleversements qu'elles subissent dans le présent. Les séquences narratives des écrits testimoniaux numériques et imprimés vont donc enregistrer des registres discursifs suggérant la dépersonnalisation de la femme et un vocabulaire clinique.

L'activité testimoniale prend tout son sens par la capacité d'écoute ou de lecture de l'autre du témoignage, le public. Toutefois, recevoir les productions testimoniales de Yolande Mukagasana ou celles d'Esther Mujawayo comporte un risque. Le registre discursif actualisant le génocide dans ces textes suscite peut choquer le lecteur. Ces survivantes emploient un lexique cru qui dit la négation du corps. Or la violence des mots a un poids dans la transmission de l'affect. Le témoinaire est donc la cible potentielle d'un transfert traumatique. Comment matérialiser une vérité imprégnée du sang des disparus sans affecter psychologiquement l'autre du témoignage, l'instance de réception des textes ? Devant ce point buté, P. Levi (1999, p. 183) édicte une pédagogie de la narration de l'extrême : « Tu écriras de façon concise, clairement, correctement ; tu éviteras les volutes et les arabesques, tu sauras dire à propos de chacun de tes mots pourquoi tu as utilisé celui-ci plutôt qu'un autre ; tu aimeras et imiteras ceux qui suivent cette voie ». C'est dire l'intérêt tout à la fois esthétique et éthique de la simplicité. C'est

suggérer que l'écriture ne doit pas être le prolongement de « l'innommable » violence faite au corps. En cela, Adélaïde Mukatabana modèle un récit teinté de sobriété. Elle dit l'histoire du génocide par des signes narratifs détachés de toute cruauté. Parti pris esthétique qui évite de sédimenter le psychisme de son auditoire. Et, ce témoin privilégie un récit qui articule des passages narratifs ponctués par l'histoire familiale qu'un rétrécissement sur la description des massacres. Cette écriture du témoignage à la marge de la violence, F. Rastier (2019, p. 83) la pense comme un moyen d'éviter au public le goût pour le pathos qui peut conduire à « la déréalisation de l'histoire » et empêcher le récit d'être mieux accueilli. Position que récuse Didi Huberman (2003, p. 133) pour qui « témoigner s'est raconter malgré tout ce qu'il est impossible de raconter ». Le témoin doit dire, nommer la violence, peu importe les transferts traumatiques que génère sa narration de l'évènement sur le public. Cette interrogation sur le mode de transmission du génocide fait à nouveau le lit d'anciennes apories : Silence/parole, représentation/non représentation du génocide. Si le génocide reste une vérité qui ne peut se dire ou qui doit se dire, l'évènement reste tout de même est une réalité qui crée une rupture dans l'espace mental du sujet féminin.

3. L'altération psychique des femmes tutsi rwandaises

Des scénarisations de la figure masculine dans les récits testimoniaux numérisés et imprimés sur le génocide fixent son implication dans les massacres. En cela, le parcours narratif des survivantes laisse entrevoir des impressions phobiques induites par le trauma de la figure du père ou du jeune garçon. À leur contact, elles ont des reviviscences traumatiques persistantes. Réalité que souligne Berthe Kayitesi. Dans *Demain ma vie*, la narratrice, témoin du massacre de ces proches, insiste sur différentes symbolisations psychiques générées par son rapport et celui de ces camarades de classe avec le monde masculin. « Chacune en particulier, m'ont été d'un grand secours. Le fait de nous souder nous empêchait de sombrer dans la folie du traumatisme, qui se manifestait souvent et de différentes manières au sein de l'école [...] certains visages de l'école et de la région leur rappelaient les *Interahamwe* » (p. 166). Le souvenir tragique de l'extermination associe à l'Histoire des temporalités narratives subjectives. Douleuruse anamnèse qui rompt le régime de continuité temporelle dans ces écrits et suggère au lecteur une absence de remaniement psychique chez ces témoins.

La réalité du génocide ne constitue donc pas *hic et nunc* un évènement traumatisant, mais la remémoration des affects liés aux fantasmes qu'ils activent. Par ailleurs, ce caractère effractant de la figure masculine dans l'imaginaire mental de la figure féminine altère les relations intersubjectives entre l'homme et la femme. En effet,

Berthe Kayitesi informe qu'elle n'arrive plus à négocier avec le monde masculin un sentiment de commune appartenance. « Le vivre ensemble était très ambigu, difficile, plein de suspicion mais possible [...] les deux collègues ne me faisaient pas peur. Contrairement aux autres dont je ne savais rien. Notre bureau était situé au bord du lac Kivu, j'avais peur qu'ils me noient un jour » (p. 251). Ces témoins s'exercent dans leur différente posture énonciative ou d'écriture à se dissocier de cette présence paternelle psychologiquement agressive et dangereuse. Processus signifié par son exclusion symbolique de l'espace narratif.

Dans *Tous tes enfants dispersés*, version ePub de Beata Mairesse, le père incarnant la puissance phallique est un personnage voué à l'oubli, car il n'existe que dans le souvenir de la narratrice, au détriment d'une présence très marquée de la mère par qui le récit sur le génocide prend forme et se lit. Dans *Demain ma vie*, cet effacement est déterminé par leur position dominante dans l'univers de l'enfant, niant l'autorité masculine dans la reconstruction des familles non biologiques. Le mythe de Persée et de Méduse est fort mesuré pour penser ce mécanisme structurel de rupture organisé par l'altérité féminine pour sublimer son effroi. En effet, pour ne pas être changé en statue de sel, Persée regarde la gorgone au ras du reflet de son bouclier dont les effets réfléchissants le confrontent à l'image de Méduse. Sujet interne de sa peur, Persée tranchant la tête de Méduse réussit à se dissocier définitivement de l'objet de son effroi. Sa peur se trouve donc niée, tout comme ces rescapées rwandaises, qui par cet effacement du père de l'espace narratif prennent une distance psychique avec le sujet de leur phobie.

Le traumatisme des survivantes questionne l'altération de leur mémoire autobiographique. Marquée par son caractère auto-néotique, elle s'esquisse comme média de remémoration de situation singulièrement vécue et du contexte de leur surgissement. Elle favorise un retour dans le souvenir et fait abstraction du principe d'encodage et de stockage de l'information. Esther Mujawayo et Yolande Mukagasana développent dans leurs différents témoignages, un présent psychologique où le déroulement du génocide est compulsivement réactivé par une mémoire verrouillée qui ne veut pas lâcher prise. Or la répétition commémore, empêche ce que la symbolisation pourrait oublier. En effet, Esther Mujawayo produit *Sur Vivantes* en 2004, récit d'où elle évoque son déchirement affectif, suite à la perte de ses enfants et de sa sœur Stéphanie. Deux années après, elle revient dans *La Fleur de Stéphanie* (2006) sur ces mêmes événements tragiques. Ce titre qui fonctionne comme une sorte d'épitaphe montre que ses disparus ne la quittent pas. Idem pour Yolande Mukagasana avec *La Mort ne veut pas de moi* (1997) puis *N'ait pas peur de savoir* (1999) et Annick Kayitesi-Jozan dans *Nous existons encore* (2004) et la version

numérisée de *Même Dieu ne veut pas s'en mêler* (2017). La mémoire de ces survivantes n'est plus saine, elle n'évolue pas.

En outre, ces répétitions dans différents textes de leurs souffrances ou angoisses sont des tentatives de leur appareil psychique pour faire face ou répondre à la souffrance qui les abîme dans l'intérêt de la maîtriser. Elles sont donc condamnées à répéter les mêmes souvenirs tragiques. Rappelant Sisyphe voué à effectuer perpétuellement un même mouvement douloureux. S. Felman et D. Laub (1992, p. 69) expliquent cette compulsion à réactualiser le même événement tragique, par le fait que « les survivants d'un trauma ne vivent pas avec des souvenirs du passé, mais avec un événement inachevable et inachevé, un événement qui n'a pas de fin, n'a atteint aucune conclusion et qui par conséquent, se poursuit dans le présent des survivants ». En outre, dans leurs récits, Yolande Mukagasana, Adélaïde Mukatabana ou Annick Kayitesi-Jozan ont du mal à élaborer une chronologie des événements. Les blessures psychiques sont un obstacle dans l'acte de remémoration. Lorsque la mémoire est marquée, elle ne fait plus son travail. Et des lacunes redondantes imprègnent leurs descriptions de l'horreur ce qui délégitime des passages de leurs récits testimoniaux.

4. Témoignage numérique et symbolisation du traumatisme psychique

Les frontières sont floues lorsqu'on parle de la littérature numérique ou de témoignage littéraire numérique. Il faut préciser que la littérature numérique ne se laisse pas facilement assimiler. Elle croise les œuvres numérisées qui sont des récits pré-écrits sur support papier, qui pas certains gestes techniques sont rendus accessibles en format ePub ou fichier audio, contrastant les productions nativement numériques créent par la puissance des algorithmes et traversées par plusieurs signes, le texte, l'image, le son. Et habitées par une technologie « hypertextuelle » pour dire avec B. Champion (2012, p. 376). L'écosystème numérique dispute à l'écriture testimoniale imprimée une partie de son identité. Il ouvre donc sur diverses formes de récits (témoignages ePub et audio). En cela, pour diversifier les médialités de leur expérience des femmes tutsi rwandaises et des éditeurs se tournent vers ces supports pour inscrire la représentation de leur expérience dans l'ère moderne. Ces récits testimoniaux des survivantes sont homothétiques⁴ ou podcastés et encapsulés par un ensemble de données brutes qui facilitent leur lecture. En

⁴ Ces écrits investissent des propriétés analogues aux ouvrages testimoniaux imprimés : organisation en chapitre, suite de pages et liens logiques. Ce sont des écrits seconds qui s'inscrivent déjà dans une forme. Et sont structurés dans un format interopérable car ils font communiquer de nouvelles complexités sémiotiques et narratives qui contrastent avec la facilité de leur lecture.

cela, la narration qui désigne la violence génocidaire dans ces supports n'a plus seulement valeur de signe linguistique, mais de code informatique.

Adelaïde Mukatabana ou Annick Kayitesi font migrer leurs récits dans l'espace numérique pour suggérer une extermination dont la représentation ne fait plus appel à des catégories médiatiques précises pour la traduire et la circonscrire. Et par ce processus, elles remettent en question l'adhésion rassurante de l'écriture et de la parole du survivant après une catastrophe, à souligner le mal. En outre, ce procédé symbolise qu'elles sont désormais coupées du réel et de la vie. Et soulignent les modifications structurelles opérées par le génocide dans leur psychisme. La numérisation de leur témoignage présente subrepticement un traumatisme qui génère la rupture de la parole. Le génocide perpétré contre les tutsi au Rwanda n'a pas uniquement englouti des victimes directes, il a également enseveli, refoulé leur capacité à s'exprimer sur l'évènement, d'où la recherche perpétuelle de nouveaux médias pour désigner ce drame. Le traumatisme vécu par ces mères est un non-sens qui occupe leur psychique et met en défaut l'usage de la parole et par extension de l'écriture.

Les témoignages ePub et audiobook enregistrent une narration marquée d'ellipse. Signe qui restitue métaphoriquement cette parole qui échappe aux survivantes et dit la fragmentation de leur psychisme et la discontinuité dans leurs rapports aux autres. Ces particularités sont tenues dans *Même Dieu ne veut pas s'en mêler* d'Annick Kayitesi-Jozan. Le génocide dans la structure de ce récit devient une expérience douloureuse qui ne peut dire. « Aucun son ne sort de ma bouche. Qu'importe, il n'y a plus personne pour m'entendre. Seule une cuisine noire de suie. Je m'y engouffre » (p.7). Ce silence qui est parole chez Annick Kayitesi-Jozan est cette voix implicite qui souligne que son langage est marqué par l'aphasie. Comme l'explique R.Waintrater (2003, p. 86) « Aucun récit ne peut venir à bout de l'horreur. Celle-ci ne se laisse pas appréhender sur un mode linéaire, avec un début, une suite et une fin : c'est parce qu'il porte la marque d'un traumatisme infini que le récit testimonial est difficile à construire ». Et des syntaxes brèves perceptibles à la surface de l'écran des liseuses miment les effets du génocide sur l'espace mental de la femme. En outre, dans *Même Dieu ne veut pas s'en mêler* des ruptures de liens logiques entre les paragraphes (p. 7 et 8) suggèrent la trace d'une mémoire en souffrance. En outre, dans *Tous tes enfants dispersés* et l'audiobook *On n'oubliera jamais rien* de Marie José Gicali Adelaïde et Beata Mairesse inscrivent dans leurs différentes séquences narratives, le refus d'une plate succession du temps historique, en un avant et un après, pour suggérer leur nouveau rapport au temps. Temps avec lequel elles ne s'accommodent plus psychiquement, car leurs souvenirs ne s'actualisent plus dans un ordre linéaire. Par ailleurs, ce qui caractérise l'écriture numérisée d'Adelaïde Mukatabana, Annick Kayitesi-Jozan ou Marie José Gicali, c'est l'existence d'une

simultanéité d'indices verbaux et de signes non verbaux qui s'interpénètrent dans leurs récits. Cet enchâssement de signes convainc le lecteur d'une nouvelle réalité qui a fait irruption dans l'appareil mental des femmes rescapées et qui fait rupture avec leur vie d'avant les massacres.

Conclusion

Nous retenons qu'avec l'irruption de l'écosystème numérique dans l'écriture littéraire la « République mondiale des lettres » (P. Casanova, 1999, p. 4), où sont rendues visibles « la modernité et la nouveauté des œuvres », des textes, accueille des formes de récits embarqués par des algorithmes. Cette réalité met en tension deux cultures créatrices : celle de l'imprimé et celle du numérique, donc différent modèle narratif insistant sur l'incohérence psychique des femmes tutsi rwandaises, dans une temporalité surdéterminée par une violence de masse. Le dialogue de ces interfaces permet, par ailleurs, de souligner les limites de la représentation de l'événement par le seul prisme du livre traditionnel. Et par ces lieux de réception du traumatisme de la figure féminine, l'histoire du génocide devient une réalité convoquant de nouveaux principes sensoriels. En effet, l'accueil de la mémoire de la tragédie en régime littéraire fait désormais appelle à l'ouïe, au moyen des audiobook. À des expériences tactiles et perceptives avec les témoignages ePub et imprimés.

En analysant le parcours du sujet féminin dans le génocide, on éclaire sur une démarche qui présente chaque forme narrative (numérique, imprimée) comme un lieu de questionnement et de confrontation entre l'être humain et la violence extrême. On y trace des lignes de force et de cohérence qui articule génocide et traumatisme. Faisant donc des récits testimoniaux sur l'évènement, à l'instar de la littérature sur l'holocauste, un espace d'interrogation critique sur la théorie du trauma.

Références bibliographiques

BARTHES Roland, 1984, « *Le discours de l'histoire* », in *Le Bruissement de la langue. Essais critiques*, Paris, Seuil.

BREUER Josef et FREUD Sigmund, 1985, *Introduction sur l'hystérie*, Leipzig, Deuticke.

CAMPION Baptiste, 2020, *Discours narratif, récit non linéaire et communication des connaissances*, Louvain, Presse Universitaire de Louvain.

CASANOVA Pascale, 1999, *La République Mondiale des lettres*, Paris, Seuil.

DELBO Charlotte, 1970, *Aucun de nous ne reviendra*, Paris, Minuit.

FELMAN Shoshana et LAUB Dori, 1992, *Testimony. Crises of Witnessing in Literature, Psychoanalysis, and History*, New York, Routledge.

FERENCZI Sandor, 2010, « Psychanalyse des névroses de guerre », in Sigmund Freud, Sandor Ferenczi, Karl Abraham, *Sur les névroses de guerre*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot ».

FREUD Sigmund, 1920, *Au-delà du principe de plaisir*, Leipzig, Internat, Psychoanal, Verlag.

-----, 1905, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Leipzig, Franz Deuticke.

GAILLARD Christiane, 2008, *La Véritable histoire d'Orphée et Eurydice*, Paris, éditions du Cygne.

GICALI Marie-José, 2019, *On n'oubliera jamais rien*, Paris, Alexandre Stanké.

HUBERMAN Didi, 2003, *Images malgré tout*, Paris, Minuit.

KAYITESI Berthe, 2009, *Demain ma vie : enfants chef de famille dans le Rwanda d'après*, Paris, Laurent Teper.

KAYITESI-JOZAN Annick, 2004, *Nous existons encore*, Paris, Michel Laffont.

-----, 2017, *Même Dieu ne veut pas s'en mêler*, Paris, Seuil.

LACAN Jacques, 1966, *Ecrits*, Paris, Payot.

LAMBERTUCCI Sabina, 2011, « La compulsion de répétition et son devenir au fil du processus analytique », in *La Compulsion de répétition*, Paris, Presses Universitaires de France.

LEVI Primo, 1999, *A la recherche des racines*, Paris, Milles et Une Nuits.

MUJAWAYO Esther, BELHADDAD Souâd, 2004, *Survivantes : Rwanda, histoire d'un génocide*, Paris, l'Aube.

-----, 2006, *La Fleur de Stéphanie, Rwanda entre déni et réconciliation*, Paris, Flammarion.

MUKAGASANA Yolande, 1997, *La Mort ne veut pas de moi*, Paris, Fixot.

-----, 1999, *N'aie pas peur de savoir*, Paris, Robert Laffont.

MUKATABANA Adélaïde, 2016, *L'Innomable. Agahomamunwa. Un récit du génocide des tutsi*, Paris, L'Harmattan.

RASTIER François, 2019, *Exterminations et littérature les témoignages inconcevables*, Paris, , Presses Universitaires de France.

UMUBYEYI Mairesse Beata, 2019, *Tous tes enfants dispersés*, Paris, Éditions Autrement.

JANET Pierre, 1894, *État mental des hystériques : les accidents mentaux et les stigmates mentaux*, Paris, Rueff et Cie.

WAINTRATER Régine, 2003, *Témoigner pour réapprendre à vivre*, Paris, Payot.